Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 22

Artikel: Bon vieux temps
Autor: Vautier, Ed.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-223953

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 18.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

cuir chevelu. En désespoir de cause, le banquier s'adressa au docteur X..., une des célébrités médicales actuelles. Le docteur l'examina, puis, avec conviction, dit :

— J'affirme que l'on peut, sans opération, vous sauver la jambe.

Six mois après, le banquier, parfaitement guéri, demandait au docteur ce dont il lui était redevable.

— De dix mille francs, cher monsieur.

— Comment, dix mille francs ? fit-il avec un sursaut.

— C'est ce que n'importe lequel de mes confrères, que vous avez consultés avant moi, vous avait demandé, vous me l'avez dit vous-même.

Alors, le banquier, pour essayer de convaincre son sauveteur :

— C'est possible, mais permettez... ils étaient des chirurgiens ; vous, vous n'avez pas fait d'opération ! *Prosper.*

LA DICTÉE DE MERIMEE

IL était dans le salon des Cartes. Il pleuvait à verse. On ne pouvait songer à sortir. Pour passer le temps, la princesse de Metternich proposa de jouer au « meunier ». On cachait une bague dans un bol empli de farine, et chacun devait essayer de la saisir avec les dents sans se blanchir le nez.

— C'est un joli jeu, princesse, dit Mérimée, mais vous allez bien vous salir !

Aidée par M. de Toulongeon, l'Impératrice faisait une patience sur un coin de la grande table. Octave Feuillet, doux, myope et blond, la regardait étaler ses cartes. Mme de Galliffet, ravissante, jouait tout près à l'écarté avec le prince de Reuss, chargé d'affaires de Prusse. Persigny la conseillait. Eugénie, à qui ses paupières baissées donnaient un air de mélancolie, racontait qu'elle recevait chaque jour des lettres de fous. Persigny dit qu'on lui en adressait aussi. Et il ajouta :

— Un des traits caractéristiques, chez ces maniaques, est de souligner les mots avec insistance.

L'Impératrice parut inquiète :

— Monsieur de Persigny, que dites-vous là ? Etes-vous sûr ? C'est que moi, je souligne beaucoup...

— Rassurez-vous, madame, répondit le butor, avec une impertinence presque incroyable, ce n'est là que le premier degré.

Le visage d'Eugénie devint pourpre.

— Alors, dit-elle, vous avez le second !...

Furieuse, elle lui tourna le dos, jeta ses cartes et alla vers l'empereur qui feignait de n'avoir rien entendu. Pendant quelques minutes, un lourd malaise pesa. Pour le dissiper, Mérimée arrangea un concours d'orthographe au moyen d'un texte assemblé par lui et qu'il nommait « la dictée de l'Académie ».

L'Empereur, l'Impératrice, Richard et Pauline de Metternich, Alexandre Dumas fils, Octave Feuillet, quelques autres, pleins de bonne volonté, s'assirent autour de la table. On leur distribua du papier et des crayons.

— Ce ne sera pas trop difficile au moins, monsieur Mérimée ? demanda Eugénie.

— Très aisé, madame ; Votre Majesté va en juger.

Il commença :

« Pour parler sans ambiguité, ce dîner à Ste-Adresse, près du Havre, malgré les effluves enbaumés de la mer, malgré les vins, de très bons crus, les cuisseaux de veau et les cuissots de chevreuil prodigués par l'amphytrion, fut un vrai guêpier.

» Quelles que soient, quelque exiguës qu'aient pu paraître, à côté de la somme due, les arrhes qu'étaient censés avoir données la douairière et le marguillier... »

L'impératrice posa son crayon, découragée.

— Vraiment, dit-elle, monsieur Mérimée, vous vous moquez de nous. Cela n'a ni queue ni tête!

Mérimée assura son lorgnon et répondit avec autorité :

— Veuillez attendre, madame, tout le sens est dans la fin.

L'Empereur riait de bon cœur :

— Ecris donc, Ugénie, tu te mets en retard... Voulez-vous répéter la dernière phrase, monsieur Mérimée ?

« ...les arrhes qu'étaient censés avoir données la douairière et le marguillier, il était infâme d'en vouloir pour cela à ces fusiliers jumeaux et mal bâtis et de leur infliger une râclée, alors qu'ils ne songeaient qu'à prendre des rafraîchissements avec leur coreligionnaire.

» Quoi qu'il en soit, c'est bien à tort que la douairière, par un contre-sens exorbitant, s'est laissée entraîner à prendre un râteau et qu'elle s'est crue obligée de frapper l'exigeant marguillier sur son omoplate vieillie. »

Don Prospero dictait lentement, comme un professeur en sa classe. Dans les intervalles, pardessus le binocle, il jetait un coup d'œil sur ses victimes. L'Empereur raturait beaucoup. L'Impératrice, le crayon levé, cherchait. Par instants, agacée, elle tapait du pied. Le prince de Metternich écrivait avec nonchalance ; la princesse essayait de copier sur son voisin. Feuillet et Dumas, penchés côte à côte, semblaient des écoliers appliqués en étude.

« Deux alvéoles furent brisés, une dysenterie se déclara, suivie d'une phtisie.

» Par saint Martin ! quelle hémorragie ! s'écria ce bélître ! A cet événement, saisissant son goupillon, ridicule excédent de bagage, il la poursuivit dans l'église tout entière. »

Mérimée tira sa montre :

— Je donne deux minutes pour relire, puis je recueillerai les copies.

Il fit comme il avait dit, et, s'installant à la table, armé du porte-mine d'or que lui avait donné l'Empereur, il se mit à corriger, entouré d'un cercle anxieux.

— Que de fautes ! que de fautes ! répétait-il.

Ce qui n'empêchait qu'à certains moments, si sûr qu'il fût de soi, il ne dût se reporter à son texte.

Il se leva enfin, et proclama les résultats du tournoi :

— Le lauréat, dit-il, est le prince de Metternich, avec trois fautes. Viennent ensuite: M. Octave Feuillet, dix-neuf fautes ; M. Alexandre Dumas, vingt-quatre...

— Voilà qui me rassure, dit Eugénie, ces messieurs sont de l'Académie.

— La princesse de Metternich a fait quarante-deux fautes ; Sa Majesté l'Empereur quarante-cinq ; Sa Majesté l'Impératrice, soixante-deux...

— C'est toujours ainsi ! fit l'Impératrice, un peu dépitée, puis elle éclata de rire en voyant le visage consterné d'Octave Feuillet la lippe de Dumas fils qui, pour amuser, aggravait son ennui. Celui-ci fut vers Richard de Metternich.

— Prince, quand allez-vous vous présenter à l'Académie pour nous apprendre à écrire ?

(Candide). *Octave Aubry.*

BON VIEUX TEMPS

Laudator temporis acti...

C'est un vieux grincheux qui censure
Un présent dont le pas est trop vif pour l'allure
De son intellect amorti. —
Il en faut prendre son parti,
C'est ton portrait, pauvre bonhomme.
Tu n'en es plus du tout à la page où nous sommes !
Le cinéma, l'auto, les sports, les vers du jour
Te laissent plus que froid. Le confort dit moderne
Te paraît moins certain que le confort, tout court,
Des vieux dont le pétrole éclairait la lanterne
Et qui s'allaient chauffant à ces feux d'autrefois
Où l'on voyait flamber du bois.
C'étaient presque les temps d'avant le thé de Chine :
Les five o'clock d'alors s'appelaient des goûters;
Les chrétiens-sociaux n'étaient pas inventés,
Ni Mussolini, ni Lénine,
Mais bien la vieille liberté
Que chantaient des chansons naïves, dont la mode
N'admet plus que le goût raffiné s'accommode.
On ignorait d'ailleurs sinon le choléra
Tout au moins le phylloxéra
Et nos vignes étaient prospères.
Les flacons de Lavaux que dégustaient nos pères
Leur coûtaient moins qu'à nous le moindre Penatzet
Qu'il faut payer aux prix qu'on sait.
Donc, ayant bon vin dans leur cave,
Feu clair dans l'âtre, et des marmots
Qui n'étaient point alors tenus pour si grands
En ce temps lointain nos burgraves [maux,
Se plaisaent à rester chez eux
Et n'estimaient point trop oiseux,
N'ayant pas l'humeur vagabonde,
De n'être pas toujours à courir à la ronde.
S'ils s'occupaient des faits du jour,
C'était de ceux des alentours.
Peu leur eût importé qu'au fond des Amériques
Un boxeur nègre eût pu fournir des rings épiques.
Ils prisaient moins que nous les cancans des journaux,
Mais un peu plus leur Bible, et n'étaient pas plus
S'ils voisinaient parfois, les jupes empesées, [sots.
Les cols droits qu'imposait le souci du maintien,
N'empêchaient nullement que, par ses seuls
On ne nourrît des entretiens [moyens,
Où l'esprit partait en fusées.
Il n'était pas besoin qu'un jazz-band berlinois,
Un rhéteur de Paris, on ne sait quelles voix
D'on ne sait quelles gens dans votre compagnie
Entrassent par «sans fil». Et l'on n'eût point ad-
Ces échos de partout qui, sans cérémonie, [mis
Coupant court aux propos qu'on échange entre amis,
Remplissent nos salons d'exotisme et d'ennui.
Il est vrai qu'on causait un peu mieux qu'aujourd'hui,
De choses plus récréatives
Que celles dont fait cas notre époque sportive
Où l'on ne connaît rien qui se doive applaudir
Comme un grand coup de pied dans un ballon de cuir.
Temps passé, bon vieux temps, est-ce le seul mirage
De mes vingt ans d'alors qui t'éclaire à mes yeux ?
Le présent n'est-il fait que d'un vain remplissage ?
Ah ! puisse l'avenir, en tout cas, valoir mieux !

Ed. Vautier.

DELIT D'OPINION

ENFIN, qu'est-ce que tu en penses ?

— Peuh !

— Voyons, étant donné les circonstances actuelles, est-ce que tu crois vraiment ?...

— Bhhu !...

— Mon cher, il est certain que, d'un côté, quand on réfléchit bien...

— Mmmmm...

— Mais il y a du pour et du contre. Ainsi, moi, je pense aussi, dans cette affaire-là, à l'avenir. Quelle est ton idée là-dessus ?

— Pfff !

— Tu comprends que la sécurité, certainement...

— Houm !...

— Mais la liberté, d'autre part...

— Hon, hon...

— Comment ! tu ne saisis pas ce que je veux dire ? Ce que je veux savoir, c'est oui ou non, si tu es partisan de...

— Ta, ta, ta.

— Eh bien ! j'aime mieux ça, là. J'aime les choses nettes et les situations carrées. Tu protestes contre...

— Oh !

— Tu as le courage de dire : « Non ! Je ne veux pas de ça ! » Félicitations. Tu sais, c'est la preuve d'un caractère. Ce que tu m'as dit, es-tu prêt à l'écrire.

— ...

— Sans restriction ?

— ...

— Allons, je le savais bien, moi, que cette nouvelle loi allait faire surgir des hommes nouveaux prêts à la lutte.

— ...

— Seulement, mon cher, je t'engage à modérer ton ardeur, parce que... avec moi, ça n'a pas d'inconvénients... mais tu aurais vociféré contre la société, comme ça devant le premier mouchard venu...